



<https://bulletin.vals-asla.ch> · e-ISSN: 2813-7973 · p-ISSN: 1023-2044

Deprez, C. (2002). La langue comme "preuve" dans les récits de migration. *Bulletin suisse de linguistique appliquée*, 76, 39-55. <https://doi.org/10.5169/seals-978289>

Cet article est publié sous la licence *Creative Commons Attribution 4.0 International* (CC BY):
<https://creativecommons.org/licenses/by/4.0>



© Christine Deprez, 2002

La langue comme «épreuve» dans les récits de migration

Christine DEPREZ

Université de Paris V, Dpt de linguistique générale et appliquée, 12, rue Cujas,
F-75005 Paris; c_deprez@club-internet.fr

Dem Aufsatz liegt ein Korpus von über 200 Interviews mit zweisprachigen Personen zugrunde, die nach Frankreich übersiedelt sind. Während die Sprachbiografien zunächst nach äusseren Kriterien (Sprache, Geschlecht, Aufenthaltsdauer usw.) gruppiert und auf wiederkehrende Inhaltselemente (Weitergabe der Muttersprache an die Kinder, Sprachmischung usw.) hin untersucht wurden, kristallisierte sich bei der Arbeit mit dem Korpus heraus, dass die Erzählungen rekurrente narrative Strukturen aufweisen, die unter Rückgriff auf die von Vladimir Propp (*Morphologie des Märchens*) herausgearbeiteten Funktionen, Handlungselemente und Handlungsträger beschrieben werden können. Die Anwendung dieses Modells auf Sprachbiografien bildet den Gegenstand der Ausführungen.

Il s'agira ici, sous forme de boutade tout d'abord, d'une biographie de recherche où l'auteure va s'interroger sur la façon dont elle a fait émerger les caractéristiques des biographies langagières qui se dessinent dans les récits de migration afin, par la suite, de les confronter et de les rattacher à des modèles narratifs de la littérature dite «populaire».

Les sociolinguistes, ceux qui optent pour une approche compréhensive des phénomènes liés au contact de langues provoquées par des déplacements de personnes ou de populations, et les didacticiens, qui s'intéressent à l'acquisition d'une nouvelle langue en situation plurilingue et multiculturelle, utilisent souvent les entretiens à caractère biographique et ethnographique où les questions linguistiques sont entrelacées avec les histoires de vies. Pour saisir les ressorts individuels et collectifs d'une dynamique d'apprentissage ou de la transmission d'une langue, cet outil, emprunté tout autant à la sociologie qu'à la psychologie sociale, s'avère en effet, à un moment donné incontournable.

C'est dans ce cadre qu'avec des étudiants avancés¹ nous avons recueilli, depuis une dizaine d'années déjà, un corpus constitué de plus de deux cents entretiens avec des personnes bilingues, dont le bilinguisme actuel est le résultat de leur venue en France. Les entretiens, d'une durée approximative d'une heure chacun, sont centrés autour d'une dizaine de thèmes liés à la lan-

1 Il s'agit de Sophie Poujade, Khaldoum S, Patricia Bonaillé, Siddhart Shakoar, Odile Ezguerra, Cao N'Guyen que je remercie ici.

gue (constitution du répertoire linguistique et auto-évaluation, pratiques langagières au quotidien, notamment en famille, projets de vie, etc.). Ils ont été enregistrés et transcrits, pour la plupart en français, et constituent un «grand corpus» sur lequel les analyses individuelles (études de cas), comparatives ou globales sont et peuvent être encore effectuées. C'est une des approches globales possibles qui sera ici proposée.

Que peuvent donc avoir en commun une mère de famille turque analphabète, venue rejoindre son mari en France et qui élève ses trois enfants tout en faisant de la couture à la maison, un metteur en scène brésilien, un espagnol à la retraite, ancien O.S. dans une usine automobile, une jeune philippine «fille au pair» chez sa sœur? Deux choses, entre autres, que nous relierons ici: une expérience migratoire et une certaine nécessité d'apprendre à parler (et pour certains d'entre eux, à écrire) la langue de leur nouveau pays de vie.

La première tentation, lorsqu'on recueille des données de façon relativement aléatoire, comme c'était notre cas, est de les organiser en fonction de catégories externes: par langue, par genre (les hommes/les femmes), par génération, durée de séjour, etc. Une autre tentation est d'extraire des textes des catégories pertinentes: ceux qui transmettent leur langue, ceux qui ne le font pas, ceux qui admettent les mélanges de langues à la maison, ceux qui suivent des cours, ceux qui se déclarent en «insécurité linguistique», etc., afin de les mettre en relation et de dégager ainsi des constantes ou des typologies explicatives, plus ou moins fines, à l'aide de comparaisons internes dans la catégorie retenue. L'approche globale que j'ai choisie ici, requiert une autre démarche, celle de prendre en compte l'ensemble des récits pour y chercher des régularités, qui seront, étant donné le caractère singulier des autobiographies, essentiellement des régularités structurelles.

Je proposerais tout d'abord de repartir d'un texte déjà ancien de Daniel Bertaux, sociologue qui s'est intéressé à la mobilité sociale et qui a beaucoup travaillé avec des récits de vie, dont il est un spécialiste reconnu. Ce texte, paru en 1986, s'intitule «Fonctions diverses des récits de vie dans le processus de recherche». L'auteur y distingue trois fonctions: la fonction exploratoire, la fonction analytique et la fonction expressive, qui correspondent en fait à trois étapes dans le mouvement de la recherche et de sa diffusion, la dernière s'intéressant aux processus d'écriture et de publication du corpus et des analyses. En amont, le chercheur prend ses marques et construit ses premières hypothèses dans la phase exploratoire où il s'exerce, en quelque sorte, avec son terrain et avec ses premiers entretiens. De ses premières observations

peuvent se dégager parfois de fortes intuitions qu'il lui faudra cependant expliciter et construire plus avant. L'imaginaire théorique est alors requis mais, comme le précise bien l'auteur:

il ne s'agit pas de spéculations abstraites: elles se fondent non seulement sur les observations, mais sur la **répétition** (souligné par l'auteur), d'une observation à l'autre (d'un récit de vie à l'autre, par exemple), de la description de tel ou tel phénomène, de telle anecdote significative, de telle attitude fortement exprimée, de tel segment de trajectoire de vie. Ces répétitions ne peuvent manquer d'attirer l'attention [...]. C'est à partir d'elles qu'il faut développer la théorisation. (Bertaux 1986, 28)

Il ajoute:

Et si, une fois dégagé clairement le caractère de ce qui se retrouve dans de nombreux cas, il apparaît bien qu'il s'agit d'un «objet sociologique» – une norme, une contrainte sociale, un rôle, un processus, la mise en œuvre d'un rapport structurel, c'est-à-dire qu'il s'agit de quelque chose qui relève du social et non du psychologique, du collectif et non de l'individuel, alors on peut affirmer avoir atteint un premier niveau de **saturation**. (Bertaux 1986, 25)

C'est ce niveau de «saturation» que j'ai atteint à un moment donné, après avoir écouté, transcrit, lu, analysé des dizaines d'entretiens sur les langues, réalisés avec des migrants. Combien exactement, je ne saurais le dire, mais au bout de deux ou trois années de travail, j'avais l'impression que ces récits pourtant si divers, si différents les uns des autres, se répétaient, que derrière la variété des âges, des expériences, ils disaient la «même chose». Mais quoi?

Il s'agissait toujours de récits conversationnels, interactifs, obtenus au cours d'une rencontre entre un(e) étudiant(e) ou un(e) chercheur(e) et une personne d'origine étrangère. La ressemblance tiendrait-elle alors à la mise en récit dans l'interaction pour autrui de l'expérience vécue de l'immigration et de l'apprentissage de la langue? La situation dialogique et les problèmes bien connus d'expertise et de «face» rendaient-ils les récits didactiques ou bien s'agissait-il d'argumentation, de justification de choix, de parcours, de besoin de s'excuser de sa maladresse à parler cette langue si nécessaire que l'interlocuteur, universitaire dans la plupart des cas, semble si bien dominer?

C'est alors que je me suis souvenue d'un texte célèbre où l'auteur se posait le même genre de question. Ce texte, qui n'est pas répertorié dans le champ disciplinaire de la sociolinguistique, n'est, donc, ni sollicité, ni cité habituellement; il a pourtant inspiré un certain nombre d'ethnographes et d'anthropologues. Il s'agit de la *Morphologie du conte* de Vladimir Propp et de son chapitre introductif: «Historique du problème». Constatant une certaine stagnation dans l'étude des contes populaires au début du siècle dernier, Propp critique les directions prises par les chercheurs de son époque:

accumulation boulimique de textes et de variantes, présentée comme une fuite en avant, classifications inopérantes (entre contes merveilleux, contes de mœurs et contes sur les animaux, chevauchements ou arbitraire dans les catégories) et études historiques non stabilisées, qui s'attachent à l'évolution d'un objet qui n'a pas été, au préalable, correctement défini et décrit. Dans ce chapitre, il rend cependant aussi un hommage aux travaux de Veselovski et de Bédier, notamment lorsque ce dernier (vers 1893), s'appuyant sur une étude formelle des contes, reconnaît qu'il existe un certain rapport entre ses valeurs constantes et ses valeurs variables. Propp, enfin, prend position pour une étude qui découvre les lois de la structure et ne se contente pas d'un «catalogue superficiel des procédés formels de l'art du conte». La morphologie qui en naîtra sera la «description des contes en parties constitutives et des rapports de ces parties entre elles et avec l'ensemble». On connaît ensuite l'intérêt qu'a suscité sa notion de «fonction» pour les structuralistes.

Les récits de migration présentent un certain nombre de séquences-actions (certaines obligatoires, d'autres facultatives, certaines détaillées, d'autres elliptiques) dont l'enchaînement est guidé par la chronologie des événements vécus. Les événements marquants se constituent autour du noyau central que sera le départ d'un lieu originaire et l'arrivée dans un pays étranger, dans un nouveau pays. Autour, grâce à une narration qui suit en général (mais pas toujours) la succession des faits, s'articulent un certain nombre de causalités séquentielles (l'obligation, le projet) et de développements plus ou moins argumentatifs, en direction des auditeurs. Le noyau central, bien entendu c'est l'événement migratoire, celui qui fait «tout basculer», par rapport auquel on distinguera un *avant* et un *après*.

Cécilia Oesch-Serra (1994) nous propose l'organisation thématique suivante autour de cet événement:

Les éléments structuraux qui organisent ces narrations autour d'un canevas commun sont, à première vue, moins nombreux que prévus et comprennent dans l'ordre:

- le marquage temporel ou la date d'arrivée,
- les motivations de la migration,
- les modalités de l'arrivée.

D'autres éléments attendus, telles les difficultés rencontrées, les épreuves surmontées et les accomplissements personnels, dépendant du mode narratif choisi» [à savoir implicite, elliptique ou développé] (Oesch-Serra 1994, 311)

Nous adopterons cette base de façon légèrement modifiée pour reconstituer de façon formelle la trame narrative:

Avant:

Motivations de la migration (+/–: raisons invoquées, causes tues, connivences ou connaissances partagées avec l’auditeur),
 décision (+/–: hésitations, conseils, exemples)

L'événement²:

départ effectif (+/–: préparatifs, émotions)
 le voyage (+/–: détails)
 (+/–: l’arrivée: premières impressions)

Après:

apparition des premières difficultés

Voyons comment cette structure narrative élémentaire va prendre forme dans deux entretiens fort différents. Nous avons volontairement évité les situations extrêmes, intensément dramatiques et choisi des récits, somme toute, assez ordinaires.

Document n°1:

Entretien avec Joaquim (espagnol, 62 ans, ouvrier) réalisé par un étudiant étranger (29 ans). Relation antérieure à l’entretien: voisinage.

1- Enquêteur: Comment avez vous décidé de venir en France?

2- Joaquim: On a venu ensemble, ma femme et moi. C’est parce qu’on avait des amis ici.

3- E: Espagnols?

4- J.: Espagnols qui vivaient ici depuis longtemps, alors, pourquoi pas aller là-bas pour ..., pas pour gagner la vie, parce que nous, on avait du travail là-bas, la vie là-bas, c'est très simple, très bien, très tranquille, peut-être trop tranquille.

5- E: C'était une petite ville?

6- J.: Oui, un petit village ... Bon, bein, on a dit: pourquoi pas nous? parce que évidemment chaque fois que nos amis qui habitent ici rentrent chez nous, ils racontaient des choses ... Alors, pourquoi pas? On a décidé, comme ça, à la terrasse pendant qu'on prend un café, on a décidé de voir qu'est-ce que c'est la vie ici.

7- E: Vous êtes venus pour vous installer ou en touristes?

8- J.: Non, non, on avait rien décidé du tout ... Alors comme on avait des copains, on s'est donné rendez-vous à la station de ... On a pris le train ... Bon, on va aller là-bas, si on trouve la possibilité de rester et si ça nous plaît, sinon on rentre tout de suite.

9- E: Donc, vous aviez déjà l'intention de vous installer?

2 Nous pouvons avoir plusieurs faux départs comme dans le cas du récit d’Abdelmalek, traité par Alain Giacomi (1994).

10- J.: Si c'est possible. Si y'a trop des histoires, si au commencement, on voit que c'est pas très très joli ... Mais pour voir comment ça se passe et puis parce que tout le monde dit: «Paris, Paris, Ho là là!». Tout le monde raconte ... On va voir de près.

11- E: Qu'est-ce que tout le monde raconte?

12- J.: Les Espagnols qui travaillent à Paris, ils arrivaient avec de belles voitures, ils dépensaient quand même et après j'ai compris que c'est un mois des vacances et on fait des comédies ... On a dit on (va) aller voir, là-bas, comment ça se passe là-bas. Ma femme est très curieuse, elle aime voir tout, elle s'intéresse à tout.

13- E: Quel était votre métier quand vous étiez en Espagne?

14- J.: Barman. J'avais un petit bar dans la région et, à ce moment là, les affaires ne marchaient pas tellement bien.

Ainsi, Joaquim nous explique-t-il ce qui l'a poussé à partir avec sa femme: certaines difficultés financières (nous sommes en 1966, son commerce ne marche pas fort), le désir de posséder, comme les autres, de belles voitures, l'envie de changer (le petit village est trop tranquille), la curiosité de sa femme). La décision est rapide, le voyage éclair.

Document n° 2: Lora³

Lora quitte d'abord son village pour trouver du travail et étudier en ville:

Notre famille c'est une famille moyenne, c'est-à-dire une moyenne façon de vivre quoi! C'est pas très pauvre, c'est pas très riche, car nous sommes nombreux dans la famille, nous sommes neuf et je suis la plus petite de la famille.

A Manille les enfants ils grandissent comme une vie supérieure que les enfants qui vivent dans un village quoi. C'est-à-dire que, à Manille, ils sont dans leur maison, il y a des bonnes tandis que nous, nous dans le village, on fait notre lessive (à la) main, on fait notre ménage à la maison. Mais les enfants qui vivent à Manille et ben, dis donc, c'est un peu classe, quoi, c'est, on dit, c'est, c'est ... On a envie de vivre comme ça!

Et puis comme toutes les autres filles nées dans un petit village ou qui montent dans une capitale comme Manille, ben ça a commencé ma curiosité, mon ambition de voir plus loin, quoi. [...] Je veux voir un autre pays, je veux monter dans un avion, voilà le premier rêve que, c'est-à-dire que, depuis que j'étais dans le lycée, j'avais une ambition de voir un autre pays ...

Je n'ai pas hésité à écrire à ma sœur: je lui dis que je voudrais venir la voir à Paris.

L'analyse de contenu fait apparaître, tant chez Joaquim que chez Lora, leurs motivations: le manque d'argent et la curiosité, qui représentent au moins deux des «quatre désirs» qui, selon W. Thomas⁴, habitent tout individu: l'expérience nouvelle, la sécurité, la réponse et la reconnaissance.

3 L'entretien de Lora a été analysé entièrement dans C. Deprez (à paraître).

4 Dans *Sourcebook for Social Origin*, Chicago, Chicago University Press (1909), cité par A. Coulon (1992, 25).

Mais revenons à la narration. On peut reprendre avec profit les études sur le récit, notamment celles que Brémont (1966) élabore⁵ et dont Jean-Michel Adam souligne la pertinence pour une grammaire de la «logique de l'action» (1984, 33-35). Les séquences actionnelles d'un récit (celles qui disent ce que les gens font: pour nous ici le départ à l'étranger) reposent sur des phases d'équilibres et de déséquilibres successifs (ou encore d'améliorations-dégradations), ce que les sociologues de l'école de Chicago, Thomas et Znaniecki⁶, avaient bien perçu aussi en montrant, en 1927, que l'immigration polonaise aux Etats-Unis par exemple, avait pour origine une désorganisation de la vie sociale dans le pays de départ à laquelle l'exil est, en fait, une réponse réorganisatrice.

Les entretiens biographiques que nous analysons du point de vue structurel se présentent alors comme suit:

1ère phase (facultative): un monde en harmonie

2ème phase: un trouble, un manque, un déséquilibre, une dégradation apparaît

3ème phase: l'exil (le changement d'espace) comme réponse visant un rééquilibre ou une amélioration.

Ainsi, le migrant du récit, comme le petit Poucet des contes de notre enfance, va-t-il partir au delà des mers, au delà des montagnes pour retrouver un équilibre vital, pour lui et sa famille. On retrouve alors, dans la narration, les fonctions que Propp attribue au «héros», remplies par «je» s'il s'agit d'un récit autobiographique ou par «il» ou «elle» s'il s'agit d'un récit biographique:

- la fonction VIII: Il manque quelque chose à l'un des membres de la famille; l'un des membres de la famille a envie de posséder quelque chose (définition manque),
- la fonction X: Le héros-quêteur accepte ou décide d'agir (définition début de l'action contraire),
- la fonction XI: Le héros quitte sa maison (définition départ),
- la fonction XV: Le héros est transporté, conduit ou amené près du lieu où se trouve l'objet de sa quête (définition: déplacement dans l'espace entre deux royaumes, voyage avec un guide).

5 A partir des thèses de Propp.

6 Dans *The Polish Peasant in Europe and America*, New York, Knopf, cité par A. Coulon (1992, 29).

Ce faisant, le migrant est en quelque sorte dépouillé, par l'analyse, de son identité sociale manifeste, pour prendre la figure du héros-quêteur dans les contes et devra affronter et surmonter un certain nombre d'épreuves au cours de son voyage. Cécile Van den Avenne dans sa thèse réalisée à partir de récits autobiographiques de Maliens résidant à Marseille parlera à leurs propos de «fables personnelles».

Les raisons invoquées pour son départ, par le narrateur ou la narratrice, sont multiples et très variées. Elles vont des situations extrêmes où la vie est mise en danger (guerre, répression politique ou véritable famine) à des situations apparemment plus bénignes: le besoin d'émancipation d'une jeune fille trop surveillée par ses parents ou le désir de poursuivre des études pour soi ou pour aider son pays. Les couples séparés se réunissent, les enfants rejoignent leurs parents. Dans le récit *a posteriori*, il y a bien sûr réinterprétation du projet migratoire dans un désir de justification et de **reconnaissance**.

Marcelo (brésilien):

Oui, bon, alors d'abord je viens d'une famille très humble, ce qui est très important par rapport à l'histoire des langues, c'est à dire que j'ai grandi dans une maison sans livres, autre chose qui est très importante, je lisais, mais ... j'étais intéressé par ça, mais chez moi il n'y avait pas d'étagères avec des bouquins, une famille très pauvre ...

On le voit bien dans tous les cas, le départ est bien la réponse à un «manque» (Propp), facteur de «déséquilibre» (Brémond) entraînant l'action réparatrice, quête d'un objet essentiel: la vie, la liberté, la santé, le désir d'un autre enfant, l'argent, l'éducation, une carrière, la connaissance, le «mieux vivre» tout simplement.

Selon les récits, la réalisation matérielle et psychologique du départ sera difficile (quitter les siens), pleine d'embûches. Lora a besoin de trouver de l'argent pour payer son voyage en avion, l'obtention d'un visa est longue et compliquée, etc.

Lora:

on a fait des calculs: combien ça coûtait le voyage, combien ça coûtait le visa, et bien ça coûtait une grosse somme, une grosse somme pour nous parce que l'avion, ce n'était pas facile, à notre époque, quoi.

[...] Bon voilà ... euh en 85 donc, (au) mois de juillet, en 85, je suis arrivée en France – par l'aide de ma soeur, de mes soeurs, de mes frères qui ont fait des cagnottes pour le nécessaire somme pour le billet quoi. Et maintenant il faut que je rembourse. Enfin, c'est une dette, c'est une dette! ça c'est ... c'est notre arrangement entre famille.

Le voyage lui-même peut être dangereux, nécessiter des éclaireurs, des «passeurs» (on pense aux boat people, aux jeunes qui se cachent sous des

camions pour déjouer la police des frontières⁷), des étapes. Il fera intervenir des «guides»:

Carmen⁸:

On a passé la frontière à San Sebastian. Un jour on est venu nous chercher sur la plage. Des messieurs sont venus et nous ont dit «Bon, c'est le jour». C'étaient des gens qui étaient payés, c'étaient des passeurs, lesquels pouvaient te donner de temps en temps. Et donc on est tombé sur une patrouille et on m'a séparée de ma mère et on m'a entourée dans une serviette et on m'a mis dans un trou et on m'a dit: «Tu bouges pas, tu cries pas, tu ne dis rien.»

Dans la vie réelle, ces «guides» sont de malfaisants raquetteurs de pauvres gens, mais dans la logique du conte, qui est a-morale, ce sont des personnages positifs puisqu'ils permettent au héros d'accomplir sa tâche. Des faux-départs se répètent, des complications se dessinent, mais la structure narrative reste la même: une fois levés les obstacles, l'action se met en marche, on franchit la frontière ...

Les problèmes apparaissent ensuite dès l'arrivée. Ils sont multiples et d'ordres divers, eux aussi. Nous pouvons considérer que les difficultés principales, récurrentes dans les récits de migration, sont les suivantes: le logement, la régularisation des papiers, le travail, c'est-à-dire les moyens de subsister, l'argent⁹. En nous attachant toujours à l'analyse de Propp, quelles que soient les difficultés relatées, il s'agira d'autant d'épreuves que le migrant-héros devra affronter et surmonter.

Voici la suite du récit de Joaquim:

19- J.: J'ai arrivé au bureau d'embauche de Citroën. Il y avait beaucoup de monde. J'ai fait la queue comme tout le monde. J'arrivais, j'ai dit bonjour au monsieur. «Qu'est-ce que vous voulez?» «Vous avez du travail pour moi? Je voudrais travailler.» Tout ça un petit peu avec les mains, un petit peu avec l'espagnol, un petit peu partout, quelqu'un à côté, il traduisait ... Bon, alors, lui, il m'a embauché, il m'a fait la carte de séjour.

20- E: Et vous avez décidé de vous installer en France?

21- J: Justement, étant donné que j'avais trouvé du travail tout de suite, 25 jours.

22- E: Et le salaire était bien?

23- J.: Le salaire était beaucoup plus que je gagnais chez moi, c'était beaucoup plus. A ce moment-là, on donnait les payes tous les 15 jours. En plus on te donnait l'argent dans la main, ça veut dire c'est pas comme maintenant on voit pas l'argent, c'est dingue! On voit pas la couleur de l'argent. Bon, alors, quand j'ai fait les comptes par rapport à ce que je gagnais chez moi, il y avait une différence.

24- E: Donc vous avez décidé de rester.

7 Voir le film *Loin*, d'André Téchiné et les nombreux documentaires sur l'immigration clandestine.

8 Ce récit de Carmen se trouve dans Deprez (1994, 67-68).

9 On pourrait aussi y ajouter, pour beaucoup, le climat.

25- J.: On s'est consulté avec ma fiancée. «Qu'est-ce que tu en penses?» On s'est dit que je crois que ça peut aller, étant donné qu'on avait déjà la chambre, on avait du travail ...

26- E: La chambre d'hôtel?

27- J.: Oui, la chambre d'hôtel, 10 francs par jour ... Bon, bien, on continue, on verra, petit à petit, on s'est mis à ... de toutes façons, on n'est pas ... on est plutôt économes, nous. L'argent, il faut le garder.

28- E: Vous êtes restés combien de temps chez Citroën?

29- J.: 22 ans, jusqu'à la retraite.

A cette série d'épreuves pratiques s'en ajoute bien vite une autre, à laquelle le héros est plus ou moins bien préparé: la langue.

30.- E: Maintenant, racontez-moi, comment vous avez appris le français? Depuis votre arrivée jusqu'à ce que vous étiez à ce niveau là?

31.- J.: Vous avez dit: «Comment vous avez appris le français?». C'est un grand mot ça! Parce que je sais pas encore parler français.

32.- E: On est en train de parler français, on se comprend!

33.- J.: Je parle mais mal ... C'était vraiment, vraiment très compliqué, parce que nous les immigrés, les gens qui vient d'un autre pays et qui parlent pas la langue, il faut toujours avoir les poches pleines de monnaies, parce qu'on est toujours obligé de payer avec des billets, parce qu'on sait pas, on voyait les prix, on n'est pas sûr parce qu'avant c'était un (en) centimes, alors, on voyait une quantité de numéros et de zéros, oh là là! Bon, bien, on donnait trois fois rien, vous avez toujours les poches pleines pleines de monnaies. Ca, ça te marque. Je me rappelle, une fois, je voulais acheter du lait et j'ai prononcé le mot en espagnol /laj/, j'ai dit: «Madame, une bouteille de /laj/. Quand la dame m'a dit: «Monsieur, ici, on n'a pas de /laj/», «Bien, Madame, qu'est-ce que c'est que ça?». «Ah! du lait!». Ca m'a laissé vraiment K.O. Et c'est comme ça j'ai arrivé à me faire comprendre; j'insistais quand je voyais les choses, mais quand je les voyais pas ...

Pour Joaquim, les questions concernant le logement, le travail, les papiers sont vites résolues, mais ... la langue, c'est bien autre chose! Elle fait, d'ailleurs, l'objet de développements, notamment avec un récit enchâssé. Bien sûr étant donné la nature même des biographies langagières où le «contrat» de l'entretien stipule bien qu'il portera sur la langue ou les langues du narrateur, il est attendu qu'on leur réserve une importance particulière. Il est vrai aussi, surtout lorsque sa maîtrise du français est encore imparfaite, que la personne interviewée entre dans des procédures d'explication, voire de justification, pour conserver une face conversationnelle positive vis-à-vis de son interlocuteur ou de son interlocutrice. Les arguments invoqués ne manquent pas: difficulté de la langue, fatigue, âge, soucis, manque de temps, manque d'argent pour suivre des cours ...

Si nous acceptons de considérer la nouvelle langue comme une «épreuve» dans le cadre narratif, obstacle placé entre le héros et l'objet de sa quête, on comprend toute la dimension symbolique qu'elle prend alors. Les détails qui

nous sont alors prodigués sur les difficultés d'apprentissage sont, c'est certain, la réponse à notre consigne de départ, mais ils ont aussi une fonction narrative importante. Si le migrant se définit comme un héros parce qu'il lui correspond une sphère d'actions, parmi lesquelles se compte celle de surmonter l'épreuve de la langue, alors plus l'épreuve est difficile et plus le héros en sort grandi, d'où l'insistance des raconteurs à se présenter ainsi: «je ne comprenais pas un mot».

Joaquim:

15- E: A l'époque, vous ne parliez pas français?

16- J.: Pas du tout, même pas un mot.

Marcelo:

... on a débarqué à Orly, on est allé à Chelles, où habitaient ses parents, et, en arrivant, au bout d'une semaine ... là ... et ben ... là, je parlais toujours pas un mot de français, tout ça c'était fait en espagnol! On arrive chez ses parents, son père et sa mère étaient ... le sont peut être encore... ou, sont, à la retraite, des ouvriers, des gens assez simples, d'une banlieue, et tout ça, parlant ... parlait en français, et Bruno, ce copain, me traduisait, enfin ... je comprenais absolument rien...

Lora:

Et bien voilà en 85 donc, en arrivant à l'aéroport, euh, comme on disait: «on sait l'anglais, on a pas peur», donc tu te parles comme ça, tu demandes renseignements, je parle en anglais, mais bon ben les gens ils me regardaient seulement. Ils me répondent en français avec des yestes (gestes) quoi. Mais moi, quoi, avec des gestes bien sûr, je vois avec la main, je comprenais un petit peu, mais dans le langage je comprenais pas du tout

Fatma:

E.: Et quand vous êtes arrivée en France, vous aviez 19 ans?

F.: c'est ça, oui.

E.: Et à ce moment là, vous ne parliez pas français?

F.: non pas du tout.

E.: Et comment ça s'est passé, à ce moment là?

F.: c'était très dur. On dirait que ... j'é-écoute pas-j'écoutais pas ... je suis sourde, j'entends rien du tout ... quand je comprenais pas ... ça me fait très très mal (léger rire) ...

Cet état zéro des connaissances de la langue du pays d'accueil, est aussi revendiqué par le narrateur afin d'exploiter la tension narrative, même lorsqu'il n'est pas vraiment conforme à la réalité de l'expérience. Frédéric, par exemple, a fait sept ans d'anglais à l'école et travaille dans un hôtel où il parle anglais avec la plupart des clients. Cependant lorsqu'il arrive aux Etats-Unis, il raconte:

Frédéric:

Je me suis aperçu, qu'en fait, à l'hôtel, je n'avais qu'à dire toujours les mêmes choses. Et, une fois sur place, je me suis rendu compte que ... euh ... en fait, je comprenais pas grand chose. Moi-même, je ... moi-même je ... je pouvais faire des phrases tout seul dans ma tête, j'arrivais à ... dire ce que je pensais, en fait, j'avais surtout du mal à comprendre les gens, surtout quand

ils parlaient à vitesse réelle, sans faire attention qu'ils étaient en train de parler avec un étranger. Et je m'en suis aperçu en regardant la télévision surtout, dès le premier jour où j'ai allumé la télévision, je ne ... je comprenais quasiment rien. Voilà!

On a alors à faire à un procédé narratif évaluatif «d'héroïsation» où le narrateur construit une figure positive, grandie par la difficulté de l'épreuve, en la soulignant dans le texte. Ce procédé s'applique à lui-même lorsqu'il s'agit d'un récit proprement autobiographique ou à autrui lorsque le narrateur raconte l'exploit de ses parents.

Face à cette épreuve de la langue, le héros n'est pas seul: certaines personnes, des livres, des films, la télévision, vont l'aider: ils occuperont alors les fonctions qui correspondent aux «adjuvants»¹⁰, leur sphère d'actions étant celle d'apporter de l'aide au héros. Bruno jouera ce rôle pour son ami Marcelo, qui avant de partir avait déjà des «intuitions» de la langue en regardant des films français non sous-titrés avec les amis de sa sœur au Brésil, des institutrices «formidables» aideront Sylvie, la petite chinoise, qui lorsqu'on lui parlait français, n'entendait les premiers temps qu'une suite de «ouaouaoua», Lora, elle aura souvent recours au sécurisant dictionnaire anglais/français.

Mais, dans certaines situations, on peut aussi rencontrer un «opposant»: Fatma regarde beaucoup la télévision et se fait aider par ses enfants mais elle ne sera pas soutenue par son mari dans son désir d'apprendre, qui est peut-être aussi un désir d'émancipation:

Fatma:

il voulait pas me répondre parce que je sais pas quelque chose. Chaque fois, il me disait «arrête» ... Il se fâche très vite quand je parle pas correctement ... il voulait pas que je parle mal, il était contrarié ... Il m'aidait pas beaucoup ... alors ça m'ennuyait parce que j'aime bien apprendre, alors je fais des efforts pour apprendre¹¹

Une autre figure apparaît aussi, mais plus rarement, c'est celle du «faux-héros» ou «challenger» de Propp. Il s'agit là d'une contre-figure dont les fonctions sont en général assumées par un proche, un frère ou une cousine qui n'a pas eu les mêmes difficultés à résoudre que le narrateur.

Sylvie:

10 Appelés dans un autre cadre, sociolinguistique, «passeurs de langue». Cécilia Oesch-Serra propose le terme de «médiateurs» pour désigner ces personnes, souvent membre de la famille ou du réseau, qui aide le migrant à résoudre ces difficultés.

11 Fatma, dont les enfants sont grands, après 15 ans de séjour en France, suit des cours d'alphabétisation. Elle est ici interrogée par sa formatrice.

Par contre; j'ai un frère qui arrivait en même temps que moi, il n'avait pas de problème à l'époque. Il a un an de moins que moi, il s'intégrait facilement dans un groupe. Il a appris le français plus vite que moi.

Toujours à partir de ce cadre, si le migrant échoue aux différentes épreuves qui lui sont assignées (logement décent, travail, régularisation des papiers et langue il cède narrativement sa place et sa fonction de héros, pour prendre, dans le cadre d'un autre type de récit (celui de la plainte ou de la revendication¹²), celle de victime ou pour entrer dans le silence. Mais ceux qui ont réussi ces rites de passage, c'est-à-dire ceux qui nous font le «don» de leur récit de migration en français, démontrent leur maîtrise de la langue, par le fait même d'accéder à notre requête, d'accepter de raconter leur vie dans leur nouvelle langue. On observe cependant un tournant, un changement dans le mode narratif à partir de ce moment. Après les premières épreuves, on s'installe dans un nouvel équilibre, dans une durée différente, celle de l'habitude et du relâchement (Costa-Galligani 1998). Le recours au conte est alors épuisé.

Cette interprétation des récits de migration a le défaut d'être unifiante et de gommer les différences narratives que mettent en relief d'autres types d'analyse (par ex. celles de Van den Avenne, 1999). Mais ce que j'ai voulu montrer avec ces quelques remarques, c'est qu'à une double lecture sociologique ou sociolinguistique du récit de migration, qui pose les conditions sociales de l'évènement et les modalités de production d'identité du migrant à travers le récit conversationnel, peut se superposer une autre lecture, plus mythologique, plus universelle, celle qui fait du récit de migration un conte initiatique et du narrateur un «héros». Changement de perspective que je considère actuellement comme nécessaire, si nous voulons redonner aux migrants leur dignité dans notre société.

Pour comprendre la genèse d'une telle forme, on peut faire appel à l'intertextualité: chaque récit particulier est alors considéré comme «habité» par des récits antérieurs, il s'inscrit sur un fond narratif familial et culturel. Le narrateur participe ainsi d'une culture qu'il a intégrée à partir des récits d'autrui, qu'il produit, à partir de ses expériences personnelles, et perpétue à travers une trame narrative canonique. Ici, c'est le genre: «récit de migration» qui rappelle lui-même la structure du conte, dont nous avons pris conscience grâce aux travaux de V. Propp. Or, «si l'on en croit V. Propp, les récits populaires naissent de l'absence et du déplacement»¹³. Ce sont alors ces

12 Qui apparaissent dans d'autres cadres institutionnels.

13 Bruner (1991, 99).

événements, ceux de la migration et de l'exil, qui deviennent «narratogéniques» comme le dit J. Bruner¹⁴ lui-même, dans la mesure où ils constituent une rupture de la vie ordinaire. Il y aurait bien alors quelque chose d'universel dans les réalités que ces récits construisent: les déplacements de populations entières ou d'individus restent une des grandes questions de l'histoire de l'homme. Explorés dans le passé lointain par les paléontologues et les archéologues, les récits de migration en gardent la trace dans leurs formes langagières. Ils rendent compte d'événements uniques, précis, personnels mais les racontent dans des schémas narratifs culturels qui ont eux-mêmes probablement servi à formater l'expérience cognitive de ces événements.

BIBLIOGRAPHIE

- Adam, J.-M. (1984). *Le récit*. Paris: P.U.F.
- Bertaux, D. (1986). Fonctions diverses des récits de vie dans le processus de recherche. In: Desmaisons, D. & Grell, P. (éds.). *Les récits de vie: théorie, méthode et trajectoires types*. Montréal: Les Editions Saint Martin, 21-34.
- Bertaux, D. (1997). *Les récits de vie, perspective ethnosociologique*. Paris: Nathan.
- Brémond, C. (1966). La logique des possibles narratifs. *Communications* 8, 60-76.
- Bruner, J. (1991) ... *car la culture donne forme à l'esprit: de la révolution cognitive à la psychologie culturelle*. Paris: Eshel.
- Costa Galligani, S. (1998). *Le français parlé par des migrants espagnols de longue date*. Thèse de Doctorat, Université Stendhal-Grenoble III.
- Coulon, A. (1992). *L'école de Chicago*. Paris: P.U.F.
- Deprez, C. (1994/1999). *Les enfants bilingues: langues et familles*. Paris: Didier.
- Deprez, C. (à paraître). Comment j'ai capturé les mots: récit d'apprentissage. In: Franceschini, R. & Miecznikowski, J. (éds.): *Leben mit mehreren Sprachen: Sprachbiographien im mittel- und aussereuropäischen Kontext*. Bern etc.: Lang.
- Giacomi A. (1994). Récits de migration et construction d'images identitaires. In: Bres, J. (éd.). *Le récit oral*. Université Paul Valéry-Montpellier III, *Praxiling*, 297-308.
- Oesch-Serra C. (1994). Le récit de migration: organisation et exploitation du modèle à des fins identitaires, par des migrants italiens à Neuchâtel (Suisse). In: Bres, J. (éd.): *Le récit oral*. Université Paul Valéry-Montpellier III, *Praxiling*, 309-319.
- Propp, V. (1928/traduction française 1969). *La morphologie du conte*. Paris: Seuil.
- Van den Avenne, C. (1999). *Langues, discours, identités. Maliens de langue bambara à Marseille*. Thèse de doctorat, Université d'Aix-Marseille I-Université de Provence.

14 Ibidem.

Norbert Ndong, «Jede Sprache verkörperte auch ein anderes Leben»¹

Aus dem Band In zwei Sprachen leben. Berichte, Erzählungen, Gedichte von Ausländern haben wir hier Passagen aus der autobiografischen Erzählung von Norbert Ndong, 1953 in Kamerun geboren, ausgewählt, der 1977 zum Studium der Germanistik nach Freiburg kam und im Herbst 1983 nach Abschluss seiner Promotion in seine Heimat zurückkehrte. Er repräsentiert somit den Fall eines privilegierten Mehrsprachigen aus der Dritten Welt. Seine Schilderung, aus der hier nur Ausschnitte abgedruckt werden können, führt – ebenso wie die anderen Texte des Bandes – in eindringlicher Weise vor Augen, wie sehr sich als existenzielles Problem erlebte Mehrsprachigkeit von einer Erfahrung des Luxus oder der Mühen schulischen Fremdsprachenunterrichts in der Alten Welt unterscheidet.

Er hatte seine Rede kaum beendet, da ertönte stürmischer Beifall des Publikums, während er sein Manuskript in die Innentasche seiner Jacke steckte. Die Gemeinde, von der er während seines Studiums unterstützt worden war, hatte ein Abschiedsfest für ihn veranstaltet. Etoundi Amara hatte sich in seiner Dankrede für Völkerverständigung eingesetzt. War ihr Zusammenleben nicht gerade ein Beweis dafür, daß Menschen unterschiedlicher Kulturen miteinander leben konnten und nicht nur nebeneinander? Er war sich jedoch bewußt, daß eine gewisse geistige Aufnahmebereitschaft die unabdingbare Voraussetzung dafür war. Etoundi Amara hatte allen Grund, mit sich zufrieden zu sein. Er hatte alles erreicht, was im Studium erreicht werden konnte. Der Gemeindevorsteher hatte ihn in seiner Begrüßungsrede als einen dargestellt, der zwischen zwei Kulturen stand und nun eine Vermittlerrolle zwischen der deutschen und der afrikanischen Welt spielen sollte, zumal Etoundi Amara Lehrer werden wollte. [...]

Etoundi Amara war inzwischen 30. Er sah seiner Rückkehr mit gemischten Gefühlen entgegen. Vor dieser entscheidenden Wende in seinem Leben mußte er Rechenschaft vor sich selbst ablegen. Was hatte er bis jetzt geleistet? Nichts, absolut nichts! Er hatte nur studiert. Und was? Sprachen. Diese Erkenntnis war traurig. Er ging ins Bett und versuchte vergeblich zu schlafen. [...] Viele Erinnerungen schossen ihm durch den Kopf. Er gab ihnen nach.

Alles begann damit, daß er als kleines Kind seiner natürlichen Umwelt entrissen und eingeschult wurde. Sein Vater war bei Zwangsarbeiten ums Leben gekommen, so daß der Großvater nun für seine Erziehung sorgen mußte. Ein neuer Wind wehte durch das Land, das inzwischen französische Kolonie geworden war. Der Unterricht war selbstverständlich in französischer Sprache. Etoundi Amara fügte sich und wurde ein sehr guter Schüler. Er hatte nie eine Prüfung wiederholt. [...]

Der Unterricht fand in französischer Sprache statt. Aber draußen unterhielten sich die Schüler in der Muttersprache. Dies wurde von der Verwaltung nicht lange geduldet. Es wurden Maßnahmen getroffen, die die Schüler die eigene Muttersprache verabscheuen ließen. Entsetzliche Masken wurden angefertigt und mußten von denen getragen werden, die ihre Muttersprache gesprochen hatten. Der Träger einer solchen Maske holte sich Spott von seinen Mitschülern. Er mußte nun versuchen, auch einen zu erwischen, der in seiner Muttersprache, sei es nur ein Wort, redete. [...]

1 Auszug aus: Norbert Ndong, *Wie ein Fisch im Wasser*. In: I. Ackermann (Hg.): *In zwei Sprachen leben*. München, © 1983, Deutscher Taschenbuch Verlag, 68-79.

Die Widersprüchlichkeit des Unterrichts trat immer deutlicher hervor. In der Muttersprache durfte nicht unterrichtet werden. Dennoch gaben die Lehrer den Schülern bei einer Prüfung die Religionsklausur in ihrer Muttersprache verfaßt. Keiner von ihnen konnte sie schreiben. Das Ergebnis war katastrophal. Von jenem Tag an beschloß Etoundi Amara, seine Muttersprache zu erlernen. Ihm wurde erzählt, daß sein Vater seinerzeit zunächst die eigene Muttersprache in der Schule gelernt hatte. Wie kam es denn nun, daß der Unterricht nur noch in der Fremdsprache erteilt wurde? Die Grundlagen eines Selbstbewußtseins, auf das die Schüler sich hätten beziehen können, waren ihnen genommen. Wie konnte man nur dazu kommen, um der französischen Sprache willen, die Masken, die einen Bestandteil des kulturellen Erbes bildeten, eine Rolle spielen zu lassen, die gegen die eigene Kultur gerichtet war? Das Bildungssystem war nur ein Teil, wohl der wichtigste Teil der Assimilationspolitik, die damals betrieben wurde. Ging nicht vieles von der eigenen Identität und Kultur verloren, wenn die eigene Muttersprache aus politischen Gründen ausgeschaltet werden mußte? Symptomatisch war, daß diese Assimilationspolitik in den Afrikanern selbst ihre treuesten Anhänger fand und von ihnen weiter betrieben wurde. [...]

An jenem Abend vor seiner Rückreise wurde ihm klar, was ihm bevorstand. Was für ein Leben würde er zu Hause führen? Bestand da nicht die Gefahr, nur noch in bestimmten Kreisen mit Leuten zu verkehren, die die gleichen Voraussetzungen hatten? Er wollte es nicht bis zur äußersten Konsequenz durchdenken. Er verdrängte die Erkenntnis, daß er Kinder gezeugt hatte, die die eigene kulturelle Identität nie laut bekennen würden; Kinder, die sich nur in europäischen Sprachen würden ausdrücken können. Er wußte, daß er unter diesen Umständen dazu gezwungen war, in seinem Haus nur noch Fremdsprachen zu pflegen. Seine Frau und die Kinder waren das redende Dokument seines schlechten Gewissens. Dennoch wollte er nichts von einem Verrat an seiner Kultur oder an seiner Sprache wissen.

Die Muttersprache hatte er in seiner Familie ganz natürlich gelernt, nur im Umgang mit seinen Landsleuten. Französisch, das er fließend sprach und noch besser als seine Muttersprache beherrschte, begann er schon mit sechs Jahren zu lernen. Er hatte sich die Sprache in jenem Alter angeeignet, in dem die Aufnahmefähigkeit noch unbegrenzt ist. Das kindliche Alter schloß jegliches Reflektieren aus. Es fiel ihm jetzt schwer, jenen Spracherwerb zu beschreiben. Nur ab und zu tauchten solche Erinnerungen wie die an die Masken auf. Das Erlernen der dritten Sprache hatte er bewußt erlebt. Er konnte damals noch nicht wissen, wohin ihn das führen sollte. [...]

Beim Erlernen der Fremdsprache hatte er sich nicht nur die inneren Mechanismen der Sprache, sondern auch die Sichtweise des Volkes zu eigen gemacht. Es fiel ihm nicht schwer, wie in seiner Muttersprache oder im Französischen auch im Deutschen zu denken. Die Klammerkrankheit, die die deutsche Sprache kennzeichnet, hatte ihn bereits befallen. Er schrieb, ohne es zu merken, ganz lange Sätze mit unendlichen Nebensätzen, weil er davon überzeugt war, daß er nur auf diese Weise seine Gedanken möglichst differenziert und nuanciert zum Ausdruck bringen konnte. Er wurde rationalistisch. Er war auf dem besten Weg, seine kulturelle Identität zu verlieren. Er stellte das Denksystem seiner Kultur in Frage. Es gab ein merkwürdiges Phänomen, das ihn zu Anfang sehr amüsiert hatte, aber nun im Licht dieser Überlegungen besorgniserregend war. In Stunden der Unsicherheit betete er manchmal. Seltsam war, daß er das Gebet im stillen nie in drei, sondern nur in zwei Sprachen rezitieren konnte. Hatte er es in seiner Muttersprache angefangen, so folgte sofort der französische Text. Es war umgekehrt, wenn er mit dem französischen Text begonnen hatte. Etwas Ähnliches hatte er nie mit der deutschen Sprache erlebt, vermutlich, weil er die Gebete in dieser Sprache nicht kannte. Das gleiche Phänomen erlebte er auch mit den Zahlen. Es war eine paradoxe Situation. Etoundi Amara bewegte sich in diesen drei Sprachen wie

ein Fisch im Wasser. Nun begriff er die Tragweite eines Sprichwortes seines Stammes: «Gerade in dem Wasser, in dem sich die Fische bewegen, werden sie gekocht.» [...]

Der Morgen brach langsam an. Etoundi versuchte immer noch, sich Klarheit über seine Situation zu verschaffen.

Er hatte eine für einen Ausländer beachtliche Leistung erbracht. Er sprach Deutsch wie ein Deutscher. Das gleiche galt auch für Französisch. Im Laufe der Jahre hatte er sich die Denkweisen der beiden Völker angeeignet. Besonders im Deutschen hatte er ein Einfühlungsvermögen sondergleichen erreicht. Es kam ihm manchmal vor, als wäre er Deutscher. Vieles hatte er von dieser Kultur bewußt oder unbewußt aufgenommen. Es sollte sich erst später in der Heimat herausstellen, was er neben seinen Zeugnissen aus Europa mitgebracht hatte. Er stellte sich sein Leben in der Heimat vor. Beruflich hatte er keine großen Bedenken, wohl aber im Hinblick auf das Zwischenmenschliche. War er überhaupt noch in der Lage, ein längeres Gespräch in seiner Muttersprache ohne Gebrauch von Fremdwörtern zu führen? Trotz dieser Bedenken wollte er den Kontakt mit seiner Sprache und Kultur aufrechterhalten. Es war ein Bedürfnis, das aus dem Innersten seines Wesens kam und das er nicht unterdrücken konnte. Er mußte allerdings mit den Realitäten leben, die er selbst heraufbeschworen hatte. Er hatte eine Französin geheiratet. Ihre Kinder würden nie seine Muttersprache lernen. Er hatte überhaupt nichts dafür getan. Wollte er eigentlich etwas in dieser Richtung unternehmen? Weder mit dem Deutschen, das sie später in der Heimat aus mangelnder Übung vergessen würden, noch mit dem Französischen würden seine Kinder sich identifizieren können. Er hatte etwas in Gang gesetzt, das er nicht mehr kontrollieren konnte. Er würde weiter mit diesen Sprachen leben. Beruflich mußte er Deutsch sprechen. Französisch würde er im Umgang mit seiner Frau, seinen Kindern und Landsleuten benutzen. Den Gebrauch seiner Muttersprache beschränkte er auf Gespräche mit seinen Familienangehörigen. Es wurde ihm langsam klar, daß in seiner Person eine Spaltung stattgefunden hatte. Jede Sprache verkörperte auch ein anderes Leben. Er mußte drei Arten von Leben führen. Er wußte noch nicht, ob es ihm gelingen würde, das Gleichgewicht zu wahren. Welche Sprache nun den anderen weichen würde, das sollte sich erst in seinem Land zeigen. Wie konnte aber überhaupt Kommunikation zustande kommen in einem kleinen afrikanischen Land, in dem es den Schätzungen nach dreihundert Sprachen gab? Es war nicht möglich, eine einheimische Sprache als nationale Sprache durchzusetzen. Nur Französisch und Englisch, also Fremdsprachen, kamen in Frage. Die Zweisprachigkeit ergab sich aus einer geschichtlichen Notwendigkeit, weil man keine eigene Sprache entwickeln konnte oder wollte, die ein nationales Bewußtsein ins Leben gerufen hätte. Man mußte sich der Fremdsprache bedienen und dokumentierte damit die eigene Unfähigkeit. Man kolonisierte sich selbst. Solange kein Konsens über diese Frage erreicht worden war, mußten die Leute noch mit verschiedenen Sprachen und verschiedenen Kulturen leben. Sie mußten mehrere Lebensarten führen und waren dennoch nicht in der Lage, eine einzige davon richtig zu verwirklichen.

Etoundi Amara wußte, daß kein Volk autark leben konnte, daß es also auf andere Sprachen angewiesen war. Er wollte Vermittler sein zwischen seiner Kultur und den europäischen Kulturen. Er wollte nicht nur Sprachkenntnisse, sondern auch die Kultur der anderen Völker vermitteln. Es war ihm klar, daß er junge Leute ausbilden und somit selbst dafür sorgen würde, daß sie zwischen vielen Sprachen pendelten, ohne eine eigene kulturelle Identität behaupten zu können. Er wußte genau, was ihm bevorstand. Aber er wollte zurück; er mußte zurück. So, wie die Fische im Wasser kochen, so wollte und mußte er auch in diesen Sprachen schmoren. Die Angst, die er davor hatte, wirkte zugleich wie ein Antrieb.